

Journal de 13 heures

L'avance des troupes du FPR s'accélère et les soldats gouvernementaux sont bien isolés pour tenter une véritable résistance

Daniel Bilalian, Philippe Boisserie, Benoît Duquesne, Giles Rabine

France 2, 3 juillet 1994

Le général Dallaire nous a révélé qu'il assurait depuis deux jours la liaison entre les forces françaises et le FPR.

[Daniel Bilalian :] Au Rwanda... la France essaie de se dégager d'un piège qui pourrait se refermer sur ses troupes : il s'agit de constituer un cordon humanitaire protégeant les réfugiés des combats et des deux forces armées en présence.

Le secrétaire général des Nations unies est d'accord. Reste à concrétiser cette intention. Et c'est urgent car les choses ont bien changé pour l'armée française en moins d'une semaine. Philippe Boisserie.

[Philippe Boisserie :] Le 24 juin lorsque les militaires français sont entrés au Rwanda, ils ont eu l'heureuse surprise d'être accueillis comme des héros [on voit Marin Gillier debout sur sa jeep entrer dans un village avec d'autres militaires français sous la clameur des habitants]. C'était il y a 10 jours. Aujourd'hui les choses ont bien changé [on voit des villageois remettre des fleurs aux militaires français].

L'implantation avant-hier [1^{er} juillet], quasiment par la force, d'un camp de réfugiés tutsi éparpillé en pleine montagne a réveillé les tensions [diffusion d'images du sauvetage des rescapés de Bisesero par les militaires français]. Pour les militaires il ne s'agissait que d'accomplir leur mission humanitaire en protégeant des civils à bout de forces, objet de massacres quotidiens [on voit des médecins militaires français en train de soigner des rescapés sur la colline].

Mais pour le gouvernement hutu qui contrôle la zone, c'est le premier signe concret que l'opération Turquoise pourrait entraver leur politique [on aperçoit sur les hauteurs de la colline des miliciens en train d'observer l'opération de sauvetage ; les plans suivants montrent respectivement un hélicoptère Puma dans le ciel puis une jeep militaire dévaler à toute vitesse la colline]. Quelle sera leur réaction ? L'accueil chaleureux laissera-t-il la place à l'hostilité, voire à des actions de représailles ? Du côté des militaires français on a choisi d'afficher sa sérénité [on voit deux militaires français demander à un enfant de rejoindre le groupe de rescapés].

[Philippe Boisserie interroge le colonel Jacques Rosier qui se trouve dans un hélicoptère à l'arrêt [on aperçoit assis derrière lui le lieutenant-colonel Jacques Hogard] : - "Euh, on n'a pas d problème métaphysique, hein. On est venu proté..., protéger les gens, euh..., menacés ou massacrés, euh, pour éviter qu'ça..., ça perdure. Bah..., on fait notre travail". Philippe Boisserie : - "Avez-vous eu des contacts avec les... autorités gouvernementales, euh, hutu?". Jacques Rosier : - "Non, non, non. Non, non. Absolument pas, non. Personnellement, non". Philippe Boisserie : - "Vous n'savez pas comment ils réagissent à cette opération?". Jacques Rosier : - "Non, mais... je pense qu'ils ont de..., d'autres chats à fouetter, hein. Y'a quand même le front qu'est pas loin, hein".]

En effet la ligne de front avance à grand pas. Le Front patriotique rwandais est menaçant à l'Ouest mais aussi au sud. Butare, ancienne capitale du royaume tutsi, pourrait bientôt tomber. Une situation qui poserait alors un deuxième problème aux militaires français [diffusion d'images de jeunes réfugiés] : pris entre deux feux, chacun des deux camps pourrait être tenté d'avoir recours à des provocations. Ce matin, sur l'aéroport de Bukavu, la tension était pour la première fois perceptible [gros plan sur des enfants recroquevillés dans un talus, non loin d'un hélicoptère en action].

[Daniel Bilalian :] Vous l'avez compris l'avance des troupes du Front patriotique, euh, rwandais s'accélère et les soldats gouvernementaux sont bien isolés pour tenter une véritable, euh, résistance qui soit efficace. Comme l'ont constaté d'ailleurs nos envoyés spéciaux Benoît Duquesne, Jean-Louis Normandin.

[Benoît Duquesne :] [Le reportage s'ouvre sur l'image d'un soldat des FAR en train de danser, assis, sur de la musique zaïroise] Bienvenue sur la colline de Sabyinyo, près de Nyabisindu, poste avancé des FAR, les Forces armées rwandaises. Ne vous y trompez pas : le Front patriotique n'est qu'à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau – un kilomètre tout au plus – sur la colline

en face.

Depuis trois semaines les forces gouvernementales occupent cette position et en trois semaines, la compagnie a perdu une cinquantaine d'hommes : 11 sont morts, les autres ont été blessés [on voit des soldats des FAR en train de marcher en colonne dans la brousse ; certains portent un béret noir, d'autres un béret rouge].

[Benoît Duquesne interroge un soldat des FAR au béret noir parmi un petit groupe de militaires : Le soldat [il a la mine dépitée] : - "Y'a beaucoup de blessés". Benoît Duquesne : - "Et vous êtes, euh, combien ? Il en reste 80 sur le terrain, c'est ça ?". Le soldat : - "Nous sommes 80". Benoît Duquesne : - "C'est dur alors ?". Le soldat : - "Pardon ?". Benoît Duquesne : - "C'est dur ?". Le soldat [il semble très triste] : - "C'est dur". Benoît Duquesne : - "C'est une guerre qui fait beaucoup de blessés et beaucoup d'morts dans vos..., dans vos troupes..., parmi vous ?". Le soldat : - "Parmi nous ?" [on entend une rafale de tirs provenant de la colline d'en face ; le soldat et ses camarades tournent la tête en direction des tirs].

Alors on se rassure comme on peut en disant que le FPR recrute des enfants à peine entraînés, qu'ils ont peur des forces gouvernementales et qu'ils pourront les balayer quand ils le voudront. On se rassure mais sans y croire vraiment – dans ce camp de fortune sans moyens, sans logistique, sans armement lourd – et on espère la fin des combats [on voit des soldats des FAR en train de marcher puis faire une pause devant une bananeraie].

[Un autre soldat des FAR : "Nous, nous aimons la paix car, euh, nous savons la signification profonde de ce mot. Alors, euh, il faut qu'on arrête toute sorte de massacres afin que tout le peuple rwandais soit uni, soit une seule population au lieu de..., de faire le..., la ségrégation ethnique".]

Quand le commandant de la compagnie demande deux volontaires pour partir en éclaireur, personne se précipite [on voit le commandant en train de faire un geste de la main mais aucun de ses soldats ne réagit]. Il doit lui-même les désigner pour aller vers ce front qui jusqu'à présent n'a fait que reculer [on voit le commandant désigner deux hommes].

[Daniel Bilalian :] À Kigali, la capitale du Rwanda, l'information court selon laquelle, euh..., les troupes du Front patriotique auraient complètement encerclé la capitale rwandaise. Ce n'est peut-être pas aussi simple que cela.

[Daniel Bilalian interroge à présent Giles Rabine en duplex de Kigali.]

Daniel Bilalian : Giles Rabine vous êtes sur place, Giles ?

Giles Rabine : Oui, écoutez Daniel le patron des Casques bleus lui-

même, le général canadien Roméo Dallaire, nous disait c'matin qu'il n'avait pas les moyens ni en hommes ni en..., de..., en moyens d'observation de confirmer ou d'infirmer l'encerclement de Kigali par les forces du FPR [une incrustation "par téléphone, direct, Giles Rabine, Kigali" s'affiche en haut et en bas de l'écran]. L'impression qu'on nous a, nous, ici – pour autant qu'on puisse se faire une impression tant les lignes de front, les tranchées sont imbriquées –, c'est plutôt que, depuis quelques jours, aucun des deux camps n'a réussi à prendre un avantage décisif à Kigali, malgré les très violents combats que nous avons encore connus cette nuit et c'matin puisqu'un Casque bleu, un officier russe, a été blessé c'matin à Kigali [diffusion d'images d'archives montrant notamment le général Dallaire, un plan large sur la ville de Kigali et des soldats du FPR].

Daniel Bilalian : Alors un mot peut-être d'une médiation du commandant des Nations unies de Kigali entre, euh..., les troupes du FPR et la France.

Giles Rabine : En effet le patron des Casques bleus, le général Dallaire, nous a révélé qu'il assurait depuis deux jours, après avoir vu le général Lafourcade, la liaison entre les forces françaises et le FPR. Cette liaison consiste à dire au FPR quelles opérations la France envisage, qui va où, pour faire quoi, avec quels engins, combien d'hommes et pendant combien d'temps [diffusion d'images d'archives montrant des soldats du FPR]. Ainsi, première application, les Français sont en c'moment en train d'évacuer les 600 enfants de l'orphelinat de Terre des hommes à Butare – dont parlait Philippe Boissier à l'instant – au sud-ouest du pays. Il y avait là un vrai risque de contact avec des combattants du FPR. Eh bien cette évacuation a reçu cette nuit le feu vert de l'état-major du FPR.

Daniel Bilalian : Merci Giles.